

Dissertation rédigée (p. 47)

- **Sujet :** « Fuyez les grands sujets pour ceux que votre quotidien vous offre. » écrit le poète allemand Rainer Maria Rilke dans *Lettres à un jeune poète* en 1929. En quoi cette citation rend-elle compte de votre lecture des *Cahiers de Douai* ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en vous appuyant sur le recueil de Rimbaud, sur les textes que vous avez étudiés dans le cadre du parcours associé, et sur votre culture personnelle.

[Introduction]

En 1870 Arthur Rimbaud écrit un ensemble de vingt-deux poèmes qui vont constituer son premier recueil, connu sous le nom de *Cahiers de Douai*. Le poète allemand Rainer Maria Rilke, dans ses *Lettres à un jeune poète* publiées en 1929, formule des conseils d'écriture pour les futurs poètes. Il préconise ainsi de fuir « les grands sujets » au profit de ceux offerts par le quotidien. Il est intéressant d'étudier en quoi le recueil du jeune poète Rimbaud illustre ce conseil. Pour commencer, nous expliquerons la notion de « grands sujets » et verrons en quoi Rimbaud est encore sous leur influence, puis nous découvrirons comment le poète prend ses distances avec ces grands sujets et trouve finalement sa propre voix en explorant son quotidien.

[Développement]

Lorsque Rimbaud écrit les poèmes qui composeront le recueil des *Cahiers de Douai*, il n'est qu'un élève de quinze ans, encore sous l'influence de ses travaux scolaires, de son professeur de rhétorique, Georges Izambard, et des grands poètes qu'il admire. Comme il le dit lui-même dans une lettre adressée au poète parnassien Théodore de Banville, il est à « l'âge des espérances et des chimères », plein d'enthousiasme et d'exaltation. La nature constitue l'un de ses grands sujets, abordée avec une vision idéaliste : « Sensation » ou « Le Dormeur du val » rendent hommage à une nature personnifiée à tour de rôle comme une femme aimante ou une mère protectrice qui berce un enfant malade. Certains poèmes abordent aussi de manière très solennelle des sujets tels que l'amour dans « Soleil et chair » inspiré du *De Rerum Natura* de Lucrèce. Ce long poème propose un hymne païen qui célèbre la force créatrice de l'amour et se veut une critique du christianisme et du monde urbain et industrialisé. Le poète aborde aussi des sujets politiques, voire métaphysiques, s'indignant ainsi de l'existence du mal dans le sonnet intitulé de manière explicite « Le Mal ». Il y dénonce à la fois Napoléon III, la guerre et la religion dans des images émouvantes.

En outre, Rimbaud s'inscrit dans le sillage des poètes Parnassiens qui cisèlent leurs poèmes et leurs vers de références mythologiques ou légendaires dans un ton assez emphatique : « Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! » (« Ophélie »). Les termes génériques, les exclamations, les majuscules, l'apostrophe donnent une allure grandiloquente à cette évocation du personnage de Shakespeare. C'est ce poème, ainsi que deux autres, « Sensation » et « Soleil et chair » – dont le titre initial était en latin « *Credo in unam* » –, que Rimbaud envoie à Théodore de Banville en mai 1870 dans l'espoir de les voir publiés dans la

revue poétique la plus importante de l'époque, *Le Parnasse contemporain*. Mais l'adolescent admire aussi le grand écrivain romantique Victor Hugo : « Le Forgeron » rappelle les accents épiques des *Châtiments*, œuvre qui célèbre l'épopée napoléonienne pour mieux blâmer Napoléon « le petit ». « Les Effarés » dénoncent la misère des enfants, rappelant les vers des *Contemplations* « Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ? », mais surtout le roman de Victor Hugo, *Les Misérables*, publié en 1862 et admiré par Rimbaud qui déclare : « *Les Misérables* sont un vrai poème » (Lettres du voyant, 1871). La mère de Rimbaud avait d'ailleurs reproché au professeur de son fils cette lecture jugée pernicieuse.

L'adolescence est ainsi l'âge des grandes révoltes qui n'ont pas encore connu la désillusion. Le poète revendique la liberté et dénonce avec emportement l'oppression politique de Napoléon III dans de nombreux poèmes comme « Rages de Césars » où il peint l'Empereur comme celui qui « [souffle] la Liberté/Bien délicatement, ainsi qu'une bougie ». Par ailleurs il célèbre les figures de la Révolution française, symboles de la liberté, telle la figure populaire du forgeron dans le poème éponyme ou les soldats « de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize » « pâles du baiser fort de la liberté ». Dans ce dernier poème, il s'insurge aussi contre la propagande patriotique qui se sert hypocritement du souvenir de ces combattants de la liberté. Le personnage d'Ophélie devient le symbole allégorique de cette liberté incomprise. Rimbaud raille également la société conservatrice à travers des portraits satiriques des « bourgeois poussifs » et matérialistes de province étriqués, étranglés dans leurs vêtements, leur embonpoint et « leurs bêtises jalouses » (« À la musique »).

Si les influences et les grands sujets restent présents dans ce recueil, on y décèle aussi un esprit facétieux, première étape d'une émancipation. De manière un peu potache, le poète adolescent multiplie les provocations en détournant certains grands motifs. Plusieurs poèmes se terminent ainsi sur l'image des fesses, que cela soit celles d'une prostituée au bain requalifiée ironiquement de Vénus Anadyomène et « Belle hideusement d'un ulcère à l'anus » (« Vénus Anadyomène ») ou celles de Tartufe « nu du haut jusques en bas » (« Le Châtiment de Tartufe »), pour finir par celles d'un soldat dans « L'Éclatante victoire de Sarrebruck ». Les dadaïstes s'inscriront dans cet esprit transgressif, en témoigne le célèbre et provocateur ready-made de Duchamp qui sous-titre une carte postale représentant *La Joconde* avec l'acronyme *L.H.O.O.Q.* pour laisser entendre le subversif « elle a chaud au cul ». Dans « Les Reparties de Nina », la balade amoureuse est subvertie par des détails prosaïques et décalés tels une vache qui fiente « fière/À chaque pas » ou encore « les fesses luisantes et grasses/D'un gros enfant ». Il se livre ainsi à de véritables détournements qui désacralisent les grands thèmes tels l'amour, la mort. Un dernier exemple frappant en est la parodie de la « Ballade des pendus » de Villon, dans laquelle Rimbaud transforme en un bal comique et macabre l'évocation des pendus comparés à des pantins ridicules qui s'agitent au vent (« Bal des pendus »).

Mais Arthur Rimbaud n'est pas seulement un adolescent provocateur qui se moque des grands thèmes, il s'en émancipe en se les appropriant. Le « grand sujet » qu'est l'amour est en effet traité à travers le prisme du quotidien, à l'opposé de la passion dévastatrice souvent évoquée par les poètes romantiques. Le recueil s'ouvre ainsi sur le poème « Première soirée ».

Rimbaud y décrit son jeu amoureux avec une jeune fille consentante « mi-nue » et rieuse, bien loin de la femme inaccessible de la poésie courtoise. Dans « Roman » il évoque une autre rencontre, tout aussi grivoise. Il revisite ainsi le lyrisme amoureux avec sa sensibilité adolescente : l'amour devient léger puisqu'« On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans ». Rimbaud s'approprie également, sans effet d'amplification un autre grand sujet : la dénonciation de la guerre. En effet, celle-ci est évoquée de manière discrète et succincte dans la chute du poème « Le Dormeur du val » : « Il a deux trous rouges au côté droit ». La guerre paraît d'autant plus inacceptable qu'elle surgit dans un cadre idyllique dont elle brise l'harmonie.

Enfin, son émancipation transparaît aussi dans les jeux de déconstruction de la poésie traditionnelle. Le vers semble vouloir s'évader de son cadre tant les rejets et les enjambements se multiplient : dans « Vénus Anadyomène » ils renforcent l'impression esthétique d'un corps difforme. Les rejets viennent mettre en valeur des mots improbables et peu poétiques comme le mot « ail » dans « Au Cabaret-Vert », mais aussi des mots plus poétiques comme le groupe nominal « Des rimes » dans « Ma Bohême ». Le poète multiplie aussi les sonnets libertins, assouplissant les règles de cette forme fixe avec des schémas de rimes non conventionnels et dynamitant l'unité strophique comme dans « La Maline » où il s'amuse à rejeter la conjonction de coordination « et » sur le premier tercet alors que traditionnellement les tercets marquent une rupture, un changement. Dans « Rêvé pour l'hiver » l'alternance de l'alexandrin et de l'hexasyllabe dans les quatrains crée un rythme alerte. Ces sonnets libertins soulignent le désir du poète de s'affranchir de règles qu'il maîtrise très bien mais qui lui pèsent.

Mais finalement le poète s'émancipe véritablement et s'engage dans une voie véritablement créative lorsqu'il se met à parler de son quotidien et abandonne les grands sujets. La dimension autobiographique de certains poèmes produit un effet de « Choses vues ». Rimbaud nous raconte son ennui, ses fugues, ses errances sur les routes. On découvre une scène de vie de province lors d'un concert militaire à Charleville dans « À la musique ». Il évoque aussi ses fugues sur les routes et on a l'impression de lire un journal de bord avec la mention de l'heure d'arrivée dans « Au Cabaret-Vert » : « cinq heures du soir ». Il nous livre des scènes de genre qui nous font découvrir les auberges des Ardennes, et les jeux grivois avec les servantes. La dimension narrative et pittoresque introduit un ton original et décalé. Mais Rimbaud propose aussi des scènes quotidiennes moins heureuses comme par exemple celle qui nous invite à découvrir des enfants affamés, agglutinés autour du soupierail d'une boulangerie aux odeurs alléchantes (« Les Effarés »). Le prosaïsme de ces évocations issues de l'observation quotidienne du monde témoigne d'une émancipation par rapport aux grands sujets.

Elle est encore renforcée par un travail sur le langage qui s'efforce de faire entrer en poésie l'oralité de la langue quotidienne et ses effets de rupture. Le poète rapporte au discours direct des dialogues qui dévoilent les idiolectes des personnages, comme par exemple la sibylline question de Nina à la fin du poème « Les Reparties de Nina » : « Et mon bureau ? ». Il n'hésite pas non plus à faire entendre la langue du peuple en insérant des termes familiers, des interjections et même des jurons dans « Le Forgeron ». Le patois des Ardennes transparaît

dans les poèmes du second cahier : « ce n'est pas un baiser qui l'épeure » (« Au Cabaret-Vert »), ou encore « j'ai pris *une* froid » dans « La Maline ». Dans « Roman » le poète utilise également ces tournures orales, manifestation d'une langue libérée qui « robinsonne » comme le cœur fou du poète nous racontant ses amourettes. Le néologisme inventé par le poète qui crée un verbe à partir du nom propre Robinson est encore un exemple de cette émancipation créatrice du langage qui commence à se déployer dans l'œuvre.

Ce quotidien devient la source d'inspiration du poète qui l'appréhende de manière très sensuelle comme dans la deuxième strophe de « Roman » où se mêlent les odeurs, les bruits et la douceur d'un soir d'été ou encore dans « Les Reparties de Nina » où le paysage et les personnages constituent une véritable symphonie visuelle avec des petits vers multipliant les mentions de couleurs :

« Ton blanc peignoir,
Rosant à l'air ce bleu qui cerne
Ton grand œil noir »

Les éléments du quotidien sont auréolés de mystère, pour qui sait les regarder : un buffet, qui ouvre lentement ses « grandes portes noires », devient alors le symbole d'une poésie qui s'ouvre sur l'inconnu. Le dernier poème du recueil, « Ma Bohème », est le récit d'une nuit passée à la belle étoile lors de l'une des fugues de Rimbaud. L'imaginaire du poète s'y déploie dans des métaphores qui transfigurent le réel : les étoiles deviennent des dames aux robes froufrouantes, la rosée fraîche « un vin de vigueur » qui lui donne l'inspiration et enfin les élastiques de ses souliers sont les cordes de la lyre. Ces images originales prennent leur source dans le quotidien du poète qui renonce aux grands sujets pour relater de manière plus intime et personnelle son expérience de la liberté et sa conception de la poésie.

[Conclusion]

Les *Cahiers de Douai* dévoilent les émancipations créatrices d'un jeune poète qui se libère peu à peu des contraintes pour trouver une nouvelle voix poétique. Les grands sujets sont encore présents dans ce recueil, mais souvent traités de manière décalée, et le quotidien de l'adolescent rebelle fournit les poèmes les plus originaux. Ce recueil illustre donc bien le conseil donné par de Rainer Maria Rilke. Dans le dernier poème du recueil, Rimbaud se compare à un Petit Poucet qui sème ses rimes. Cette semence a fait naître toute une génération de poètes contemporains qui saisissent en effet la beauté de leur quotidien.